

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°90 – décembre 2020/janvier 2021

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

« La première école romantique, celle de Novalis et de Schlegel, est à l'origine d'un mouvement littéraire qui, entraînant tous les genres dans son orbite, s'est étendu jusqu'à vers 1840, a renouvelé le lyrisme, le roman et le drame et provoqué une floraison magnifique d'œuvres étranges et séductrices. Et si Schumann et Schubert ont su, avec Weber, exprimer en musique certains aspects originaux du romantisme, on voit naître en 1813, celui qui, incarnant toute l'idéologie, tout le rêve romantique dans sa prestigieuse musique, le prolongera jusqu'à la fin du XIX^e siècle et en fera passer toute la substance hors des frontières de l'Allemagne : Wagner »¹.

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES



Teodor de Wyzewa (Teodor Wyzewski) est né à Kalusik, en Russie, le 12 septembre 1862, et même « né *intellectuel* », comme son héros Valbert². Il fut journaliste, critique musical, essayiste et traducteur – « le plus actif de nos initiateurs aux littératures étrangères »³, dira-t-on de lui. En 1885, il lance la *Revue Wagnérienne*, ce qui nous rapporte à Novalis : « C'est l'influence de Novalis, *écrit-il*, qui se retrouve au fond de l'art wagnérien : choix des sujets, doctrine artistique, procédés pratiques, tout le drame de Richard Wagner est comme pressenti dans les *Fragments* du poète-

¹ Edmond Vermeil, « le Romantisme en Allemagne », *L'Alsace française*, 1^{er} juin 1930.

² Teodor de Wyzewa, *Valbert ou les Récits d'un jeune homme*, Paris, 1893.

³ Citons, en particulier, Teodor de Wyzewa, *Écrivains étrangers*, 3 vol., Paris, 1896-1900.

philosophe ». Avec Georges de Saint-Foix (1874-1954), il fonde en 1901 la Société Mozart – il dira que « quiconque ne connaît point Mozart est hors d'état d'apprécier les lieds de Novalis » – et il entreprend une monumentale biographie du musicien autrichien, qui sera interrompue par sa mort à Paris, le 15 avril 1917. En 1900, l'édition d'Ernst Heilborn des *Novalis Schriften* et la publication de *Novalis, der Romantiker*⁴ du même, lui fournissent le prétexte d'une première et belle étude consacrée au poète romantique allemand. Après Maurice Maeterlinck, il s'inscrit par conséquent dans la lignée des introducteurs de Novalis en France, mais contrairement au poète symboliste, il interprète le poète romantique tel que les Allemands se le représentent en cette fin de siècle. A cette actualité, il fait d'ailleurs plusieurs fois référence dans sa recension : « C'est au nom de Novalis que, depuis deux ou trois ans, la jeune critique allemande proclame la faillite définitive du naturalisme, et présage d'un esprit nouveau ». A titre d'exemple, il cite un article du jeune théologien protestant Horst Stephan (1873-1954), paru, dit-il, « dans une revue allemande d'il y a quinze jours » : « *Henri d'Ofterdingen* contient le programme de l'art que nous rêvons ». Toutefois, il ne saurait se contenter de faire écho de l'importance que revêt alors en Allemagne l'œuvre de Novalis, comme l'aurait fait un journaliste littéraire ; il cherche plutôt à communiquer en France quelque chose de l'enthousiasme de cette « toute jeune école » allemande pour le poète romantique. Ainsi, à propos d'*Henri d'Ofterdingen* : « Ce conte est d'un sentiment si profond et d'un art si parfait que l'on comprend sans peine la place qu'il occupe parmi les chefs-d'œuvre des lettres allemandes. On comprend que, sitôt

⁴ « **Novalis. Schriften** – L'édition de Tieck entreprise par piété pour la mémoire de Novalis, prématurément disparu, et destinée à faire connaître le nom du jeune poète encore ignoré, porte la marque de maintes corrections que Tieck a cru devoir faire dans l'intérêt même de l'œuvre. Cent ans après cette édition, après que l'œuvre de Novalis a manifesté sa force et sa valeur, on peut essayer, avec l'aide des manuscrits, une reconstitution critique ; c'est ainsi par exemple que l'éditeur publie les « Hymnes à la Nuit » en rythmes libres interrompus à un passage par de la prose rythmique, d'après le texte du seul manuscrit ; il donne, du reste, en appendice le texte en prose qu'avait publié *l'Athenäum* ; il cherche à présenter les fragments en ordre chronologique ; l'orthographe des manuscrits est conservée.

Cette édition est très importante, autant par les documents nouveaux, que par les notes qui les accompagnent ; elle est la base de toute étude critique sur Novalis. Heilborn l'a du reste fait précéder d'un volume : *Novalis der Romantiker* (Reimer, Berlin 1901), qui est une excellente introduction biographique à l'étude de Novalis. Novalis n'intéresse pas seulement l'histoire de la littérature ; par l'époque et le milieu auxquels il appartient, par la forme générale de son esprit, il relève en partie de l'histoire de la philosophie », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1902.

publié, il ait enivré de plaisir l'Allemagne entière, que toute l'école romantique ait voulu l'imiter, et que, aujourd'hui encore, toute une jeune école le considère comme la plus complète expression de son idéal ». Quant à l'admiration qu'il voue lui-même au poète, il en témoigne à plusieurs reprises au fil de sa recension. Cent ans après la mort du poète romantique, il exprime finalement pour les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* ce qui justifie à ses yeux une nouvelle réception de Novalis en France. C'est pour cela qu'il importe de tenir Teodor de Wyzewa pour le dernier admirateur *romantique* de l'œuvre et de la *légende* de Novalis, au seuil du vingtième siècle : « Tout ce qu'il a touché, Novalis l'a aussitôt transformé en poésie ; et du même coup il l'a, pour ainsi dire, rendu inaltérable, il l'a mis à l'abri des changements de la mode. Voilà pourquoi son œuvre garde, après un siècle, la fraîcheur qui émerveille en elle tous ceux qui l'approchent. Ce n'est point par son romantisme qu'elle touche et séduit : c'est par cet incomparable parfum de poésie qui se dégage d'elle »⁵.

« Le poète Novalis »

Dans son livre *De l'Allemagne*, – qu'il paraît avoir écrit surtout pour déprécier, aux yeux du lecteur français, les poètes allemands ses confrères, – Henri Heine consacre à Novalis un petit chapitre dont on a vanté souvent la piquante et gracieuse ironie. Après avoir dit que « le véritable nom de ce poète était Hardenberg », et après avoir donné sur sa vie et son œuvre quelques renseignements, pour la plupart inexacts, il raconte qu'il a connu autrefois une jeune Allemande qui admirait Novalis. Le passage mérite, au reste, d'être rappelé tout entier :

La Muse de Novalis était une jeune fille blanche et élancée, aux yeux bleus et sérieux, aux cheveux blonds dorés, aux lèvres riantes, et avec un petit signe maternel, couleur de fraise, sur le côté gauche du menton. C'est que je me représente comme la muse de la poésie de Novalis la jeune fille même qui me fit connaître Novalis, et dans les mains de qui je trouvai le livre de maroquin rouge à tranches dorées qui renfermait le roman d'*Ofterdingen*. Elle portait toujours une robe bleue, et elle se nommait Sophie. Elle vivait à quelques heures de Goettingue, chez sa sœur, qui était maîtresse de poste... Elle était délicate comme une sensitive, et ses paroles étaient si parfumées, si harmonieuses ! Quand on les mettait ensemble, elles devenaient tout

⁵ Le compte-rendu de *Novalis-Reliquien*, par Ernest Heilborn, paru à Berlin en 1911, dans la *Deutsche Rundschau*, lui sera l'occasion d'une nouvelle évocation du poète romantique allemand.

naturellement des vers. J'ai noté plusieurs choses qu'elle m'a dites : ce sont de singulières poésies tout à fait à la manière de Novalis encore plus spiritualisées et plus éclatantes. Une de ces poésies, qu'elle me disait lorsque je lui fis mes adieux, en partant pour l'Italie, m'est particulièrement chère. Une nuit d'automne, dans un jardin où une fête s'est terminée par une illumination, on entend un colloque entre le dernier lampion, la dernière rose et un Cygne sauvage. Les brouillards du matin s'élèvent, la dernière lampe s'éteint, la rose s'effeuille, et le cygne, ouvrant ses ailes blanches, s'envole vers le Sud...⁶.

Lorsque, vers la fin de l'automne de 1828, je revins du Sud, ma route me conduisit dans les environs de Goettingue, et je m'arrêtai, pour changer de chevaux, chez ma grosse amie la maîtresse de poste... Mlle Sophie était à la fenêtre et lisait ; et, lorsque je montai vers elle, je retrouvai dans ses mains le volume de maroquin rouge à tranches dorées, le roman d'*Ofterdingen* de Novalis. Elle avait toujours lu et sans cesse dans ce livre ; aussi elle ressemblait à une ombre. Sa beauté était toute céleste, et sa vue excitait une douce douleur. Je pris ses deux mains pâles et amaigries dans les miennes et je lui demandai : « Mademoiselle Sophie, comment vous portez-vous ? – Je suis bien, répondit-elle, et bientôt je serai mieux encore ! » Et elle me montra par la fenêtre, dans le nouveau cimetière, un petit monticule peu éloigné de la maison. Sur cette éminence s'élevait un petit peuplier mince et desséché : on ne voyait que quelques feuilles qui tremblotaient au souffle du vent d'automne. Ce n'était pas un arbre, c'était le fantôme d'un arbre.

Sous ce peuplier repose maintenant Mlle Sophie ; et le souvenir qu'elle m'a laissé, le livre de maroquin rouge aux tranches dorées, où se trouve le roman d'*Henri d'Ofterdingen* de Novalis, est placé en ce moment sur ma table, et je m'en suis servi pour composer ces pages.

C'est là, certainement, d'excellente ironie, encore qu'elle puisse s'appliquer à n'importe quel poète tout autant qu'à l'auteur d'*Henri d'Ofterdingen*. Mais, pour peu qu'on ait fait connaissance avec Novalis, cette ironie risque de perdre une partie de son charme : car non seulement on regrette, alors, qu'Henri Heine n'ait pas cru devoir relire d'abord le livre dont il se moquait, puisqu'il en avait précisément sous la main un bel exemplaire de maroquin rouge aux tranches dorées ; on regrette aussi que, s'étant chargé de nous renseigner sur les poètes allemands, il ait cru devoir prendre pour objet de sa moquerie le plus pur et le plus noble d'entre eux, un

⁶ [Le passage supprimé est le suivant : « Dans le pays d'Hanovre, il se trouve en effet beaucoup de cygnes sauvages qui partent dans l'automne pour les contrées méridionales, et qui nous reviennent dans la saison chaude. Ils passent sans doute l'hiver dans le pays d'Afrique ; car nous trouvâmes une fois dans le sein d'un cygne mort, une flèche que le professeur Blumenbach reconnut pour une arme africaine. Le pauvre oiseau était revenu, la flèche dans sa poitrine, à son nid du Nord pour y mourir. Maint autre cygne n'a peut-être pas eu la force d'accomplir son voyage ; et il est peut-être resté à languir dans un désert de sable brûlant, ou bien est-il perché en ce moment, avec ses ailes affaiblies, sur quelque pyramide égyptienne, jetant des regards douloureux du côté du Nord, vers sa fraîche retraite d'été, dans le pays d'Hanovre. »]

poète dont je ne crois pas que personne, avant ni après lui, ait cité le nom sans un tendre respect. Et l'on a beau se rappeler que la critique de Heine, de l'aveu même des plus zélés de ses apologistes, « est toujours inspirée par des rancunes personnelles », on ne devine pas quelle rancune peut avoir inspirée au poète d'*Alta Troll* un homme qu'il n'a point connu – Novalis étant mort dès 1801, – et qui, durant sa courte vie, s'est soigneusement gardé de toute polémique. Peut-être le grand tort de Novalis, aux yeux de Heine, a-t-il été de s'appeler Hardenberg, ou plutôt de Hardenberg (la particule constitue entre les deux noms une différence essentielle), et d'une des plus illustres familles de l'Allemagne ? Ou bien encore, peut-être, Henri Heine ne pardonnait-il pas à Novalis d'être le plus chrétien des poètes allemands, celui d'eux tous qui, suivant l'expression du romancier réaliste Théodore Fontane, « a exprimé avec le plus de vie et de profondeur l'aspiration des âmes vers la Croix » ? Comme la sœur de la maîtresse de poste, Novalis ne croyait pas que la mort nous détruisit tout entier : là était, en vérité, leur seule ressemblance ; mais c'est elle, sans doute, qui aura suffi à l'*Hellène* de Düsseldorf pour associer dans un même mépris leurs deux souvenirs.

Fort heureusement, d'ailleurs, Henri Heine s'exagérait la portée de sa critique, lorsque, dans l'épilogue de son *Allemagne*, il parlait de ses « campagnes exterminatrices contre le romantisme », et se vantait « d'avoir porté à la poésie romantique allemande les coups les plus mortels. » Ces « coups » ne paraissent pas, en tout cas, avoir nui le moins du monde à la renommée de Novalis ; car celle-ci reste aujourd'hui plus vivante, plus fraîche que jamais. D'un bout à l'autre du siècle qui s'achève, depuis Schleiermacher jusqu'à Théodore Fontane, tous les écrivains allemands se sont accordés à lui rendre hommage. L'influence de Novalis s'est fait sentir dans les domaines les plus divers de la pensée allemande. Elle a créé, pour ainsi dire, une forme nouvelle de l'ancienne sensibilité nationale, un état romantique foncier et constant, dont on chercherait vainement la trace au XVIII^e siècle, et qui, désormais, survit à toutes les variations des écoles et des genres. Plus que l'influence de Weber et plus que celle de Schopenhauer, c'est l'influence de Novalis qui se retrouve au fond de l'art wagnérien : choix des sujets, doctrine artistique, procédés pratiques, tout le drame de Richard Wagner est comme pressenti dans les *Fragments* du poète-philosophe. Et lorsque, après un effort obstiné de près d'un demi-siècle, il a enfin reconnu l'impossibilité, pour elle, d'échapper à ce romantisme qui est sa nature même, vers aucun de ses poètes d'autrefois, elle ne s'est retournée aussi volontiers que vers l'auteur d'*Ofterdingen* et de l'*Hymne à la Nuit* [*sic*]. C'est au nom de Novalis que, depuis deux ou

trois ans, la jeune critique allemande proclame la faillite définitive du naturalisme, et présage d'un esprit nouveau.

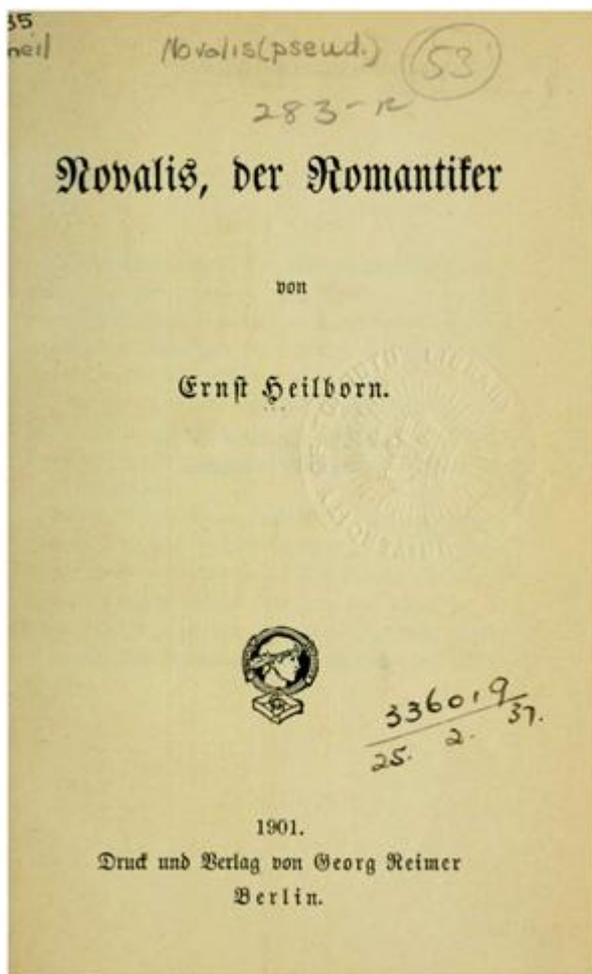
Étrange et enviable fortune d'un poète mort à vingt-neuf ans et qui n'a, en quelque sorte, laissé que des ébauches ! Car de son *Henri d'Ofterdingen*, Novalis, comme on sait, n'a pu écrire que le premier chapitre ; le recueil complet de ses poèmes tient à peine en cinquante pages ; et, si l'on excepte de son œuvre les *Fragments*, extraits par ses amis de ses cahiers de notes, ces poèmes et ce chapitre de roman forment la totalité de son bagage littéraire, avec un petit conte philosophique et un article de dix pages sur le Christianisme. C'est avec ce mince bagage que la gloire de Novalis a traversé tout un siècle : et un phénomène aussi rare prouve assez, à lui seul, qu'il y a dans l'œuvre du poète romantique quelque chose de plus « spiritualisé » et de plus « éclatant » que dans les dialogues imaginés par la jeune amie de Heine entre un lampion et un cygne sauvage. Mais, au reste, le phénomène pour rare qu'il soit, n'a plus rien qui étonne dès que l'on a jeté les yeux sur l'œuvre de Novalis : œuvre qui ne pouvait, en effet, avoir à craindre la concurrence d'autres œuvres de poètes, car elle ne ressemble à aucune autre, et restera à jamais unique dans son genre. Elle est, avec cela, parfaite, écrite en une langue d'une sobriété, d'une justesse, d'une harmonie merveilleuses ; elle est si riche d'idées que Carlyle a pu dire d'elle qu'elle « transportait la pensée dans un monde nouveau » ; mais surtout elle est tout imprégnée, pétrie de poésie. Qu'on lise *Henri d'Ofterdingen* ou l'article sur *le Christianisme*, les hymnes à la Vierge ou les *Fragments*, un même parfum se dégage de ces écrits divers : le parfum d'une âme passionnément, exclusivement poétique, portée, par instinct à la fois et par habitude, à ne concevoir toutes choses que sous la catégorie de la pure beauté.

Trois hommes qui, tous trois, avaient dans leur jeunesse connu Novalis, Frédéric Schlegel, Schleiermacher et Henri Steffens, se sont rencontrés plus tard à lui appliquer l'épithète de « divin » : ils voulaient sans doute désigner par là cet indéfinissable rayonnement de génie qui, après cent ans, continue à émaner pour nous de son œuvre. Mais lui-même nous a laissé un terme meilleur encore pour le définir. Un de ses *Fragments* se termine par ces mots, en français, et notés peut-être dans quelque livre français : « Toujours en état de poésie. » C'est en « état de poésie » qu'il a vécu. Il était « ivre de poésie » comme Spinoza, d'après lui, était « ivre de Dieu », comme le Japonais Hokousai se disait « ivre de lignes et de couleurs ». « La poésie, lisons-nous dans un autre de ses *Fragments*, est la seule réalité absolue : là est le noyau de ma philosophie. Plus une chose est belle, plus elle est vraie. » Et, comme son ivresse naturelle ne l'empêchait pas d'avoir une intelligence très active et très clairvoyante, il a eu le

singulier privilège de transformer en poésie mille sujets d'ordinaire réservés à la prose, depuis l'histoire et la politique jusqu'à l'orographie et à la médecine. Il a transformé en poésie la philosophie de Fichte : et tout de suite, sans rien perdre de sa force logique, elle a revêtu une touchante beauté. Il a transformé en poésie sa religion protestante ; et ses hymnes, aussitôt qu'on les a publiées, ont été admises au premier rang des chants liturgiques. Il a transformé en poésie le roman sentimental tel que l'avaient créé l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* et l'auteur de *Werther* : et le premier chapitre d'*Henri d'Ofterdingen* est devenu à la fois la source et le modèle d'un roman nouveau, où la réalité des sentiments ne trouve de place qu'après s'être soumise aux conditions de la beauté poétique. Tout ce qu'il a touché, Novalis l'a aussitôt transformé en poésie ; et du même coup il l'a, pour ainsi dire, rendu inaltérable, il l'a mis à l'abri des changements de la mode. Voilà pourquoi son œuvre garde, après un siècle, la fraîcheur qui émerveille en elle tous ceux qui l'approchent⁷. Ce n'est point par son romantisme qu'elle

touche et séduit : c'est par cet incomparable parfum de poésie qui se dégage d'elle.

Et toute l'âme de Novalis est dans ce parfum. Comme le dit encore Carlyle, « jamais œuvre ne fut plus étroitement rattachée à l'être de son auteur. » Lire Novalis, c'est pénétrer en lui, c'est le voir lui-même, un beau jeune prince attentif et souriant, avec le doux éclat de ses grands yeux noirs. Tel, du moins, il apparaît à travers son œuvre. Tel je me l'imaginai, sans rien savoir de sa vie ni de sa personne ; et tel je viens de le retrouver dans une intéressante étude biographique que lui a consacrée un érudit allemand, M. Ernest Heilborn, qui a en même temps publié une nouvelle édition de son œuvre, classée suivant l'ordre des dates et enrichie de nombreux fragments inédits.



⁷ [Cent vingt ans plus tard, la même appréciation peut être reprise intégralement. J.M.]

Mais je ne puis songer, malheureusement, à définir ici l'œuvre de Novalis. Malgré l'exemple de Taine et d'autres maîtres éminents, je suis de plus en plus disposé à croire que c'est chose impossible de porter un jugement critique sur des œuvres étrangères surtout lorsqu'elles n'ont pas été traduites et mises, ainsi, d'avance à la disposition du lecteur. Et je dois ajouter que l'œuvre de Novalis, au contraire de la plupart des œuvres des poètes, me semble de celles qu'on pourrait traduire sans trop de dommage ; ou plutôt le dommage serait grand, car le charme du style s'évanouirait dans la traduction ; mais la pensée, au moins, resterait entière, et l'on serait étonné de sa nouveauté, de sa hardiesse, des magnifiques horizons, qu'elle découvre comme en se jouant. Un choix des *Fragments* philosophiques de Novalis ferait pâlir les paradoxes les plus brillants de Nietzsche : aussi bien Jean-Paul, il y a cent ans déjà, appelait-il Novalis un « nihiliste poétique ». Et l'on s'apercevrait que, des deux « nihilistes », le poète n'est ni le moins spirituel, ni le moins profond. Mais, en attendant que, de cette façon, nous soit enfin révélée l'œuvre de Novalis, je vais essayer de raconter brièvement sa vie, m'aidant à la fois du consciencieux travail de M. Heilborn et de l'image que Novalis nous offre de lui-même, presque à toutes les pages de tous ses écrits.

A suivre

Nouvelles et Variétés.



DES SOIRÉES D'ALLEMAGNE.

Cet homme dont je vous parle était riche, et sa fortune lui venait d'une manière assez romanesque pour que je vous la raconte. Il étudiait, à vingt ans, la jurisprudence à l'université de Berlin. Une dame très-riche, la veuve du comte de H..., le prit pour donner des leçons de français à sa fille. Les deux jeunes gens s'aimèrent : lui n'osait déclarer son amour, car il se croyait trop pauvre pour pouvoir jamais épouser la jeune comtesse. Elle aussi se taisait ; mais il y avait dans cet amour caché, dans cette intelligence mystérieuse de ces deux jeunes âmes beaucoup plus de force et de durée qu'il n'y en eût peut-être dans des relations ouvertes, dans un langage expansif. Au bout de quelque temps la mère découvrit cette naïve affection, et faisant venir le jeune

homme auprès d'elle : écoutez Ludwig, lui dit-elle, ma fille vous aime ; je vous le dis, car je vous connais trop bien pour vous croire capable d'abuser d'un tel aveu. Mais ma fille ne peut être à vous, et votre absence est le seul remède à employer pour la guérir de son amour. Partez Ludwig, j'ai un frère en France qui vous recevra comme son enfant ; partez je vous en conjure, j'aurai soin de vous, je vous suivrai de loin, je serai pour vous comme une mère....

Le pauvre Ludwig n'avait rien à objecter que son amour, son chaste, son véritable amour ; mais il comprit que c'était trop peu pour rompre les barrières de la fortune et de l'aristocratie, et il partit sans revoir sa bien-aimée, sans obtenir d'elle un mot de consolation, un regard d'encouragement. Le matin, quand tout dormait encore, il passa sous ses fenêtres, puis, essuyant une larme furtive, il courut au bureau des diligences, et la voiture l'entraîna rapidement du côté de Paris. Six mois se passèrent, pendant lesquels Ludwig, au milieu de toutes les distractions que le frère de la comtesse cherchait à lui faire prendre, ne put renoncer un seul instant à ses doux et gracieux souvenirs d'amour. La comtesse lui écrivait de temps à autre ; mais il crut s'apercevoir que ces lettres devenaient toujours plus froides et plus embarrassées. Dans le commencement elle lui donnait des nouvelles de sa fille, ensuite elle en parlait moins, et puis elle n'en parla plus. Le malheureux s'imagina sans peine qu'elle allait se marier, qu'elle était à jamais perdue pour lui, et rien n'égalait le désespoir avec lequel il nourrissait, au milieu d'un monde étranger, d'une foule d'êtres indifférents, cette triste et cette douloureuse réflexion. Déjà il avait retourné dans sa tête tous les résultats possibles d'un tel mariage, sans y voir rien autre chose pour lui qu'une lente consommation ou un prompt suicide, lorsqu'un jour le fouet d'un postillon résonne sous sa fenêtre. Un homme saute à bas de son cheval, monte rapidement les escaliers, et lui remet une lettre. Elle ne contenait que ces mots :

« Ludwig , c'est moi qui vous ai fait partir, c'est moi qui vous rappelle. Venez au nom du Ciel ! ne perdez pas une minute. Mon banquier vous donnera tout l'argent dont vous aurez besoin. Mais prenez la poste et venez ; c'est une mère qui vous en prie au nom de ses larmes et de ses angoisses. »

Ludwig se hâte de se mettre en route, prévoyant vaguement ce qui le fait rappeler. Il devance toutes les postes, tous les courriers ; il arrive en cinq jours à Berlin, court chez la comtesse qui vient au-devant de lui en pleurant et le conduit auprès du lit de sa fille.

La bien-aimée de Ludwig était malade de douleur, malade d'amour, et après avoir employé tous les remèdes physiques et moraux, toutes les tisanes et tous les voyages, les médecins avaient été forcés de reconnaître l'impuissance de leur art auprès de cette

ténacité d'âme, et le dernier, le seul parti à prendre pour la sauver, était de faire revenir le pauvre étudiant de Berlin. La jeune fille le vit apparaître avec une sorte d'égarément ; c'était pour elle comme un songe étrange, comme une révélation d'un autre monde ; il y avait de la folie dans le premier regard qu'elle jeta sur lui, et de la fièvre dans le sourire qu'elle lui adressa. Et puis elle se calma, son imagination en revint à des idées plus douces et plus naturelles, son âme recouvra peu à peu l'espérance, et puis la force morale et la force physique. Deux jours après elle se levait pour recevoir son Ludwig, elle l'écoutait parler avec des transports de joie, elle le regardait avec enivrement, jamais il ne lui avait paru ni si bon ni si beau.

Pauvre Ludwig, disait-elle, en appuyant sa blanche main sur son épaule, tu as donc bien souffert, et elle oubliait qu'elle-même avait été conduite par sa souffrance aux portes du tombeau.

Elle reprit avec lui ses leçons de français, ses exercices de musique, et quelques mois après avoir été si malade, elle se promenait fièrement sous les tilleuls de Berlin, donnant le bras à son mari, à son Ludwig.

Mais ce que je regrette plus encore que tout ce dont je viens de vous parler, ce sont quelques heures passées dans une famille bourgeoise allemande à écouter de la musique. Il n'y avait pour cela ni apprêts, ni invitation, rien que la famille réunie au complet, rien que le piano dans un coin de la salle, et vis-à-vis un canapé pour s'asseoir tout à son aise. Notre musicienne était belle ; non, ce n'est pas assez de dire qu'elle était belle : il y avait dans sa démarche une grâce nonchalante que je ne sais comment dépeindre, et sur son visage une expression de douceur et de mélancolie admirable ; elle avait les yeux noirs, mais le visage pâle comme un marbre ; elle était grave, et cependant pleine de prévenance ; elle avait pour tout le monde un sourire bienveillant, mais parfois ce sourire faisait mal : car elle semblait le donner par un sentiment naturel de générosité, et non pas sans un certain effort. Jeune fille, elle avait vu mourir son père ; jeune femme, elle avait perdu son premier enfant, et toute son existence se résumait dans la perte de ces deux êtres : l'un sur lequel se reposait sa vie passée, l'autre sur qui planait sa vie à venir. Son âme était devenue triste, non pas de cette tristesse morne et importune, qui ride le front et fait grimacer les lèvres ; mais de cette tristesse résignée qui jette tant de suavité sur le visage, de cette tristesse patiente et courageuse que les Allemands expriment si bien avec leur mot *Wehmuth* ! Elle n'eut pas voulu danser dans un bal, chanter dans un concert ; mais on ne se lassait pas de la voir dans le cercle étroit où elle pouvait déployer toute sa grâce, toute sa bonté de caractère.

Ainsi quand vous étions chez elle, le soir, toute sa famille réunie et moi, elle ne se faisait pas long-temps prier pour chanter. Elle allait prendre ses cahiers de musique ; son frère se mettait d'un côté du piano, sa sœur de l'autre, et nous entendions des chants délicieux. Non, ce n'étaient pas des valse, des contredanses, des airs que l'on fredonne en riant ; mais des morceaux pleins de tristesse et de religion, des morceaux que l'on n'écoutait pas sans être ému, et sans découvrir au fond de son âme des sources d'idées mystérieuses, de joies intimes, auxquelles jamais auparavant on n'avait pu songer. Combien de fois, en écoutant ces douces mélodies, j'ai rêvé tout ce que le catholicisme nous apprend des concerts éternels, tout ce que l'Écriture nous dit des Juifs exilés et de leurs harpes suspendues aux saules du rivage. Il y avait aussi un indéfinissable sentiment de plaisir et de mélancolie à contempler cette jeune femme, si belle et si pâle, qui par la magie de son chant nous emportait vers un monde idéal, et qui tout à coup, cédant elle-même à son émotion, trahissait sa faible nature par une altération dans la voix, par une larme dans les yeux.

Souvent nous revenions sur le même morceau ; ce n'était pas assez de l'entendre plusieurs fois par semaine, il fallait qu'elle nous le donnât plusieurs fois dans la soirée. Et quand elle avait fini, nous n'allions point papillonner autour d'elle et lui prodiguer de vains éloges. La plupart du temps nous ne disions rien, car nous écoutions encore. Après tout, notre musique se terminait chaque jour par le même morceau, par une chanson bien simple et bien naïve, qui commence et finit par ce mot *gute Nacht* (bonne nuit) ! Mais c'était notre pensée d'ami formulée en vers et en accords ; c'était ce compliment banal exprimé avec âme et sincérité. Alors, quand elle se levait, vous n'eussiez pas dit qu'une femme venait de chanter, mais qu'un ange avait plané sur nous, et que sa voix cessait de se faire entendre avec ces paroles de paix, avec ce dernier souhait, bonne nuit !

Et maintenant, mon ami, il faut que je vous le dise, je ne me plais plus guères aux soirées du grand monde et aux soirées musicales ; mais quand je me retrouve seul au coin de mon feu, les pieds sur le chenet et la tête appuyée sur ma main, il m'arrive bien souvent de me croire encore en Allemagne, et de murmurer le dernier mot de cette chanson : *Gute Nacht ! – Gute Nacht !* Mon ami, je ne vous ai parlé aujourd'hui, que de nos soirées d'hiver. Une autre fois, si cela peut vous faire plaisir, j'en viendrai à celles d'été⁸.

⁸ [Il ne semble pas que Xavier Marmier ait écrit ces « soirées d'été ». On n'en trouve pas trace dans la *Nouvelle Revue Germanique* à laquelle il a collaboré durant de nombreuses années à son retour d'Allemagne.]

Saxe et Thuringe

En Thuringe, a dit Nietzsche, « on a affaire aux instituteurs de l'Allemagne, au bon et au mauvais sens ». Un peu de pédantisme ne les quitte pas, même s'ils sont artistes. Lessing est novateur certes : mais il succombe sous le bagage archéologique. Comme il écrase, sous les autorités d'érudition, le naïf La Fontaine et l'ingénu Corneille ! Ils ne sont pas légers, les *impedimenta* devant lesquels il déploie la ligne mobile de ses arguments logiques, dans le *Laokoon* ! Ajoutons pourtant que ces hommes, malgré leur zèle didactique, ne sont pas oublieux d'art. L'Université d'Iéna, à la fin du XVIII^e siècle, représente à merveille leur culture, où l'érudition s'imprègne de l'humanisme artiste créé par un Goethe et un Schiller, et a su s'élever aussi à la philosophie critique nouvelle, en accueillant Reinhold et Fichte, puis bientôt Schelling et Fries⁹. Mais, en bonne Université saxonne, elle a toujours voulu combattre pour la foi et pour la patrie. N'est-ce pas Iéna qui fut le berceau de cette *Burschenschaft*¹⁰ par laquelle fut propagée dans la jeunesse studieuse l'idée d'une Allemagne une dans la liberté ?

À côté de ces symptômes de la vigueur qui subsiste dans cette Saxe trop oubliée, d'autres signes attestent une culture plus raffinée et plus complexe qu'en d'autres régions allemandes. Réformateurs violents dans les grandes choses, les Saxons se montrent, dans les menues jouissances intellectuelles, de subtils novateurs du goût. Leur sensibilité est universelle comme leur savoir. C'est le pays où Leibniz inventa la monadologie. Jusque dans l'infiniment petit de l'inorganique, sa pensée voyait s'allumer une lumière de conscience, et dans l'âme la plus humble un reflet lointain et presque inaperçu, qui en émouvait les profondeurs obscures et représentait une image confuse, mais totale, de l'univers. À l'infini se nuançaient ainsi les perceptions, dont le jeu s'agençait dans une grande « harmonie

⁹ [Le philosophe Jakob Friedrich Fries (1773-1843).]

¹⁰ [Le 12 juin 1815. Cf. Xavier Marmier (1833) : « D'âge en âge, un caractère de turbulence se perpétua au sein de cette école. Jusque dans les derniers temps, les étudiants d'Iéna se signalèrent entre tous ceux de l'Allemagne, par la rudesse de leurs habitudes, par la singularité de leurs vêtements, par leur esprit d'indépendance, par leurs réunions bruyantes et leurs duels. De plus, on vit se développer parmi eux des idées de libéralisme qui éveillaient les susceptibilités et les craintes des gouvernements.

Là se forma le premier lien de cette secrète association qu'on appelle la *Burschenschaft*, et qui, peu à peu, enlaça dans son réseau toutes les universités germaniques. »

Novalis, étudiant à Iéna, connut cette ambiance particulière. Il avait 19 ans. On sait que son père ne tarda pas l'inscrire, dès l'année suivante, à l'Université de Leipzig.]

préétablie ». Une grande vie divine baignait toutes ces âmes et les portait en elle : Admirable façon de dire le sentiment symphonique puissant que Leibniz avait de la vie universelle et de sa vie propre.

Ce sentiment complexe renaissait plus fort que jamais en ces Saxons de Thuringe, au moment où se dessinait le courant romantique de 1800. Pour Novalis, il y a des traces de sensibilité jusque dans la matière inanimée. Le magnétisme et l'électricité montrent les formes de cette réaction sensible dans les plus inertes métaux. Mais c'est un galvanisme encore que la pensée humaine, une vibration propagée en nous par une force étrangère, par « le contact de l'esprit terrestre avec un esprit céleste et extra-terrestre » ; et toute la vie de notre âme devient ainsi chatoiement coloré, où se réfracte une lumière lointaine, venue de la source des mondes. Tout l'effort de l'art et de la morale devra tendre à rétablir par une collaboration concertée des âmes l'unité pure de cette lumière éparse en reflets multiples. Quelle façon plus claire de dire que ce sentiment de la vie intérieure est, en son fond, chez Novalis, le goût de ses nuances dégradées, que la sensibilité à la fois distingue et fond, et sur lesquelles elle glisse comme sur un clavier de lumière ?



Jéna, à l'époque du premier romantisme.

Georg von Hardeberg.



[Le présent article a paru le 18 avril 1942, dans la revue *Comoedia*, suite à la publication aux éditions Montaigne (Aubier) de la traduction d'*Henri d'Ofterdingen* réalisée et présentée par le germaniste Marcel Camus, le 28 février 1942 : « Novalis n'apparaît nulle part aussi complètement que dans cette œuvre inachevée où se reflète, à travers la sienne, la physionomie de toute une époque. »]

Bien peu de gens en France, hormis quelques lettrés, connaissent Novalis, si ce n'est de réputation.

Novalis écrivit « Heinrich von Ofterdingen » à vingt-sept ans, doué déjà de cette exceptionnelle maturité d'esprit, propre souvent aux créateurs marqués pour une mort précoce. C'est en effet, deux ans plus tard, en 1801, que succomba aux atteintes de la phtisie le poète ? le conteur ? Lui se disait romancier. Nul n'appellerait roman l'œuvre qui nous occupe.

C'est plus que cela, sans atteindre pourtant au Poème ni à la haute Narration. Un genre à part, mettons. Quelque chose qui se rapprocherait pour un public germanique (je veux parler ici du genre), du « Reflet de l'Ange » de Paul Bazan¹¹.

L'intention de Novalis est de nous donner une œuvre didactique ; il nous en avertit lui-même. Régénérer par la Poésie et par l'Amour, en enseignant à l'aide de l'inconscient, et de la sensation plus précise, affirme-t-il, que la définition exacte. La Poésie et l'Amour, mais aussi la mort dans l'Amour, ce qui est éminemment pré-wagnérien ; la Nature et le Songe. Le Songe seul est parfaitement défini, tant dans l'idée du poète que dans les descriptions du poème. Comme si la vie était le songe et le songe la vie. De ce renversement des valeurs, doit [*sic*] surgir la forme et la couleur des Idées éternelles, leur incarnation.

Afin de nous mener vers un univers supérieur, afin de s'y transporter soi-même, Novalis a recours à la Poésie. Elle représente « l'Idéalisme magique ». Le monde n'est que chaos, l'expérience opère en nous par déduction, mais seule sa sublimation par la

¹¹ [Paul Bazan, *Le Reflet de l'ange*, Desclée de Brouwer, 1931. Le poète et écrivain Paul Balzan (1900-1978) partagea la cellule de Robert Brasillach, cf. ses « Souvenirs de cellule », publiés dans le n°15 des « Cahiers des Amis de Robert Brasillach », 1970].

savante harmonie de l'Art est susceptible de nous donner la clef de son ordonnance comme de nous-mêmes. Pour ce, nous est besoin du déchirement. Ce déchirement, c'est en quelque sorte la croix. Le Poète est le Rédempteur.

Nous assistons ici à l'expérience personnelle de Novalis sur le plan de sa création. De même qu'il lui fallut aimer Sophie, puis la perdre pour se réaliser, de même « Ofterdingen » devra aimer puis perdre Mathilde pour naître à sa propre lumière intérieure. Le drame se joue dans l'intervalle des deux parties de l'ouvrage : « l'Attente » et « l'Accomplissement » (ce dernier livre inachevé).

Si nous prenons la comparaison du Paradis terrestre nous dirons que le péché fut l'habitude, engendrant l'égoïsme et le mal. Il faut s'en laver par le malheur ; alors le salut sera permis puis obtenu par la réunion éternelle. Pour se guider : les rêves. Ils sont prophéties

Quel dommage que le sang chaud ne circule pas à travers ces abstractions ! Surtout les voudrions-nous revêtues d'une splendeur qui la plupart du temps fait défaut. Nulle émotion, l'émotion ne peut être donnée que par la vie, ne vient animer ces prétextes.

Du moins certaines notions sont-elles présentées avec une justesse saisissante. En premier lieu, celle de Poésie. Tout ce qui est grand et humain y concourt. L'acte en premier : aussi la science est indispensable. Il s'agit d'abord d'être maître de soi, puis de la technique en notre pouvoir pour réaliser l'acte poétique. Ce paysage est de tout premier ordre. « La poésie est le réel absolu », dira Novalis. Et plus loin : « Le poète est un artisan ». Rien n'est plus juste. Enfin, la Poésie est magie, comme la Messe. « A la fin, écrit-il, le monde entier aura le sens de la Poésie ». Ce sera la Terre céleste.

Et la guerre ? Elle est fonction de Poésie. Là également, Novalis nous offre une page éminente de lucidité ; passage significatif sur une vérité et d'une actualité telle, qu'eût-il pu l'écrire aujourd'hui avec plus de justesse précise que jamais.

Ecoutez plutôt : « La guerre en elle-même, remarque Henri, me paraît être œuvre de poésie. Les gens croient- qu'ils doivent se battre pour la possession de quelque misérable terre et ne remarquent pas que c'est l'esprit romantique qui les soulève ; le but est d'anéantir les sentiments bas et méchants par leur propre déchaînement. C'est pour la cause de la Poésie qu'ils prennent les armes et les deux troupes ennemies suivent un même drapeau invisible. Dans la guerre, les Eaux mères sont actives, répliqua Klingsohr. De nouvelles parties du monde doivent se former, de nouvelles nations doivent se cristalliser après une dissolution

générale. La vraie guerre, c'est la guerre de religion... Beaucoup de guerres, en particulier celles qui naissent des haines nationales, appartiennent à cette catégorie et sont d'authentiques poèmes. C'est là que se sentent dans leur élément les vrais héros – les plus dignes de faire pendant aux Poètes. »

Vues non moins judicieuses sur l'Histoire : « La vraie intelligence de l'histoire humaine ne se développe que sur le tard, et beaucoup mieux sous les influences paisibles du souvenir que sous les impressions plus intenses du présent... Toutefois, celui-là seul à qui le passé tout entier est présent à l'esprit pourra prétendre y découvrir la règle d'or de l'Histoire. » Il faudrait citer toute la page.

C'est bien davantage en des fragments conceptuels de ce genre qu'à travers des éléments de représentation que Novalis peut nous toucher. L'auteur ne cherche d'ailleurs en aucune façon à nous donner le change sur son impuissance fondamentale à nous présenter des personnages avec un quelconque relief. Parlant de son héros dans sa correspondance, il le déclare passif, uniquement créé pour servir de porte-parole. Pourtant, prétend-il nous séduire par une affabulation, sinon par une trame. Accumulation de songes et de récits, arbitrairement reliés les uns aux autres, unis plutôt par la complexité intérieure du poète, tel nous apparaît l'ensemble de l'ouvrage. Une atmosphère romantique, au sens allemand du mot, pas du tout dans le sens français, où se meuvent des entités. Il y aurait une étude intéressante à écrire, si elle n'était déjà faite, sur la réalisation de l'œuvre d'art considérée par Novalis, par rapport à la conception dévoilée par les notes qu'il nous a laissées.

Ainsi le conte essentiel de ce livre, le Märchen, est-il la floraison suprême de l'ouvrage tout entier. Là, ne nous gêne plus l'abstraction constante d'« Ofterdingen ». Elle ne risque plus de nous décevoir. Le sens général du « roman » nous est souligné. Heinrich, c'est le Poète ; Mathilde, c'est l'Amour et sa fatalité ; le Père, la Mère, des Symboles. Klingsohr, c'est le Magicien. Quant aux personnages de Fable, Eros, le Scribe, le Serpent, voisinant avec les Hespérides et les Parques, leur nom seul suffit à transporter d'emblée le lecteur dans le domaine de la féerie philosophique. Il s'agit d'une projection de l'avenir, d'une révélation prophétique de l'Age d'or, sortant du chaos originel. Malheureusement une architecture suffisante fait défaut. Je ne sais quoi de pénible et de confus, d'assez platement romantique au fond, empêche de prendre un réel intérêt, tant aux images qu'au but même qu'elles se proposent d'atteindre. Moins la fatigante déclamation, c'est bien plutôt à la philosophicandrie [?] d'un Manfred¹² que cette

¹² [Allusion vraisemblable au célèbre poème de Lord Byron (1817).]

histoire s'apparente qu'à la manière de second Faust qu'elle aurait pu nous apparaître. Tantôt simple, tantôt lyriquement ésotérique, le déroulement du Märchen, en prose coupée de chants ou d'incantations prosodiques, semble étrange sans doute, mais froidement étrange.

Du moins « Ofterdingen » résume-t-il les tendances d'une époque bien circonscrite entre les dernières années du XVIII^e siècle et le premier tiers du XIX^e. Point d'originalité puissante, rien d'essentiellement fécond, mais une prise de possession de l'instant ébloui où l'idéal secoua, comme une crinière délivrée, les nattes trop rigoureusement tressées d'une ère de raison.



Paul Teichfräber (1891-1947), "Heinrich in der Höhle bekannt aus Novalis", in *Heinrich von Ofterdingen*, gravure sur bois, 15, 5 x 12, 5, 1920.

NOVALIS 2008 - Réception de Novalis en France

- 1 : Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900.
- 2 : Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.
- 3 : Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.
- 4 : Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.
- 5 : « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.
- 6 : [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.
- 7 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.
- 8 : Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.
- 9 : [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.
- 10 : Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.
- 11 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.
- 12 : Saint-Marc Girardin, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.
- 13 : Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.
- 14 : Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.
- 15 : Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.
- 16 : Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.
- 17 : Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.
- 18 Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.
- 19 : Téodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.
- 20 : Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.
- 21 : Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.
- 22 : Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.
- 23 : Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.
- 24 : Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.
- 25 : Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.
- 26 : Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.
- 27 : Tancrede de Visan, « Novalis et le romantisme allemand », *Revue bleue*, 1909.
- 28 : Henri Lichtenberger, « La religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.
- 29 : Richard-Otto Spazier, « Novalis et les romantiques allemands », *La Nouvelle Minerve*, 1^{er} octobre 1837.

SOMMAIRE

Documents littéraires et témoignages

- Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900.
- Xavier Marmier, « Des soirées d'Allemagne », *Nouvelle Revue germanique*, tome XV, 1838.
- Charles Andler, « En Thuringe, a dit Nietzsche... », *La Jeunesse de Nietzsche*, Paris, 1921.
- Meran Mellerio, « Novalis : Henri d'Ofterdingen », *Comoedia*, 18 avril 1942.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-18.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés

2006-2021